

Scheele Mâton

MARCHAND DES
QUATRE-SAISONS



A CHARLES DE QUÉKER



LES pommes, les belles pommes, les pommes...
La voix profonde et grave montait de la rue sous mes fenêtres, allongeait les O des « pômes », s'attardait en des inflexions longuement résonnantes. Puis elle jetait en une sonorité plus forte l'annonce finale :

— Trois kilos pour cinquante centimes !

Régulièrement, à heure fixe, la même voix perçait les murs, entrait dans les maisons, secouait les ménagères dans leurs cuisines. Les portes s'ouvraient. Des femmes en cheveux se penchaient sur la charrette attelée de deux gros chiens, soulevaient les bottes de légumes, flairaient les fruits, discutaient,

marchandaient, achetaient. Scheele Mâton présidait avec dignité à l'examen de sa marchandise. Il maniait dextrement les poids de sa balance. Peu à peu, le vide se faisait autour de lui. Il repartait, aidait ses chiens à démarrer et sa voix lançait de plus belle :

— Les pommes, les belles pommes, les pommes...

Ou bien encore :

— Chicorée... la belle chicorée... trente centimes le kilo.

Ainsi ses cris se diversifiaient selon les saisons. Mais toujours j'admira la tonalité pleine de la clameur et l'exactitude du marchand. J'en vins à m'intéresser à Scheele Mâton, comme aux choses que nous voyons tous les jours et auxquelles nous nous accoutumons. Son cri m'avertissait que l'heure était venue de m'en aller vers le bureau. Ce me fut une horloge vivante.

Insensiblement, une curiosité me prit de mieux connaître ce grand diable efflanqué, sec comme une asperge et jouissant de cordes vocales si puissantes. La vie des humbles est souvent bonne à regarder de près. On y trouve, quand on sait observer, d'excellentes leçons d'énergie.

Un jour je l'accostai :

— Dites donc, Monsieur notre fournisseur, la journée a été bonne ?

Ce fut mon introduction. Nous causâmes de légumes et de fruits, de la dureté de la vie, des fatigues du métier. Une sorte de confiance naquit et c'est avec une bonhomie souriante qu'il m'invita à l'aller voir à son domicile, lorsque je lui en exprimai le désir.

Je me rendis dans l'impasse qu'il habite, là-bas dans le quartier de la rue Haute. Il était deux heures de l'après-midi, par une des belles journées du commencement d'octobre. Je pénétrai dans une vaste cour, encombrée de tonneaux et

de charrettes : charrettes à chiens, charrettes à bras, brouettes, véhicules de tous genres. J'étais dans le royaume des col-porteurs, camelots, marchands de légumes. Plusieurs gaillards corpulents et musclés dormaient, étendus sur le fond des voitures. Une femme petite et replète rinçait du linge dans des baquets pleins d'eau.

Je lui demandai la demeure de mon nouvel ami. Elle dit :
— C'est mon mari.

Puis, ayant lancé deux fois l'appel « Jaume ! (1) Jaume ! », elle m'introduisit au rez-de-chaussée dans une sorte de cuisine.

Des journaux étendus servaient de tapis de table. Trois chaises sans dossier, avec, pour siège, des planches clouées, trois petits bahuts couverts de vaisselle et de marmites bien rangées, une cuisinière reluisante, c'était tout l'ameublement. Aux murs, des cages vides d'oiseaux, des réclames de magasins et deux chromos sur zinc représentant des scènes de batailles.

Scheele Mâton descendit de l'étage. Ses gros sabots faisaient « plic, ploc, » sur les marches de l'escalier. Il entra, me reconnut, ramena sur ses yeux son inséparable chapeau melon et s'assit en face de moi. Par instants, il passait la main sur sa moustache ou sur le furoncle qui lui déparait la joue. Et son œil gauche, le seul qui lui restât, me fixait avec des clignotements.

Je dis, pour amorcer la conversation :

— Bien, Guillaume, vous n'êtes pas trop mal logé.

— Non, répondit-il. J'ai cette place-ci, puis une autre de la même grandeur à l'étage. Voilà. Nous y vivons avec ma femme et mon grand garçon de quinze ans et demi.

(1) Guillaume.

— Et cela vous suffit pour trois personnes ?

— Il faut bien, n'est-ce pas, Monsieur ? Ça me fait déjà un loyer de trois francs cinquante par semaine. Et par le temps qui court...

Pendant qu'il parlait, la fenêtre attira mes regards. Elle était ornée de géraniums en fleurs et, montant le long d'un barreau de fer, une mince tige de liseron s'enroulait portant encore une jolie fleur rose nuancée de mauve. Et ce petit liseron mettait à cette fenêtre du pauvre logis un peu de poésie et de clarté.

— Alors, c'est vrai, reprit-il, vous y tenez à mon histoire. Ça n'est cependant pas fameusement intéressant. Enfin...

Il fit de son long bras le geste de l'homme pour qui le sort est jeté d'accomplir une besogne. Il replia la jambe gauche sur la droite, croisa ses mains sur les genoux, toussa et, d'une voix lente, il dit :

— Mon grand-père était un enfant trouvé, fils d'un baron hollandais, le baron X..., dont nous revendiquons toujours l'héritage, un oncle et nous. Viendra-t-il ? Viendra-t-il pas ? Ça ferait joliment mon affaire ! Mais la chance n'est pas pour des gens comme nous.

» Mon père était commissionnaire de profession. A ce moment-là l'emploi nourrissait son homme. Malheureusement, il mourut fort jeune. J'avais cinq ans, et j'étais le cadet de quatre enfants. Je vous laisse à penser si ma brave femme de mère dut peiner pour nous fournir la pâtée. Elle « allait en journée ».

» Moi, j'ai grandi ici, dans cette impasse, où je suis né. Il y a de ça trente-huit ans. J'ai poussé comme une plante privée d'air dans un sol trop humide. Que voulez-vous ? J'étais fait pour monter, comme ce liseron, tenez, qui grimpe à cette fenêtre. Hein ? Suis-je assez efflanqué ?

Un gros rire punctua ces paroles. Il continua avec un peu de mélancolie :

— Jamais, je n'ai eu la carcasse solide. Sûr, je ne ferai pas de vieux os.

Je protestai. Sans y prendre garde, il poursuivit :

— A onze ans et demi, après avoir un peu fréquenté l'école, j'entrai en apprentissage.

» Jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, je fus coupeur-garnisseur dans une fabrique de cartonnages. C'est là que je perdis mon œil droit, à la suite d'un accident de travail.

» Alors quoi faire ? Je devins colporteur.

» Invariablement depuis, j'ai l'honneur d'alimenter de légumes et de fruits toute une clientèle concentrée dans les environs de la place Jourdan, à Etterbeek. C'est là mon domaine et, je peux m'en vanter, un domaine incontesté. Non que les tentatives de dépossession aient manqué. Toujours j'ai tenu tête à l'orage. Je suis sorti victorieux de la lutte. Il est vrai que les braves gens me connaissent !

» Ils savent que je suis honnête en affaires et apprécient la qualité de mes marchandises. Légumes et fruits, c'est ma partie. Pourtant, pour être agréable à certains clients, je me fournis parfois d'un peu de gibier, le samedi. Plus rarement, j'emporte du poisson. *Schelvisch* devient alors mon cri de guerre.

— Et c'est un rude cri, Guillaume, car vous avez une bonne voix.

Guillaume se rengorgea :

— Oh ! pour ça, oui. Il n'y en a pas un pour crier comme moi. C'est comme je chante. J'aime bien ça, chanter.

Je demandai :

— Pourquoi vous tenez-vous si éloigné de votre champ d'action ?

— Je vais vous le dire : Mon père et ma mère sont morts

ici. — J'y suis né. — Les amis y habitent. — Trois de mes enfants y sont morts à leur tour...

» Croyez-vous que l'on rompe aisément avec un semblable passé ?

» Ce serait l'exil !

» Je devrai pourtant me résigner à déménager si, comme on me l'assure, l'administration communale d'Etterbeek oblige ses colporteurs patentés à habiter la commune. Ce sera une excellente mesure, car il en est de toutes les couleurs pour galvauder la profession. Ça ne fait rien ! Ça me sera tout de même dur de m'en aller.

Une larme perla à son œil. Il l'essuya du revers de sa main et, raffermissant sa voix, il reprit :

— Ce n'est pas que le métier soit toujours attrayant ni rémunérateur. Ainsi, l'été, je dois être au marché à deux heures et demie du matin pour faire mes emplettes suivant les goûts et les besoins de mes acheteurs. Naturellement, l'hiver, on peut rester davantage dans son *bed* (1). 'Tis *koud* (2) quand on en sort. Il est habituellement midi et même une heure, lorsque je rentre au logis, le gosier sec, le ventre creux, *kapot*. Je peux, j'en conviens, me reposer tout l'après-dîner, contrairement à quelques-uns des confrères qui fabriquent de petits fagots pour allumer les feux. Mon accident m'empêche de les imiter.

» Et puis, le lundi et le vendredi, c'est chômage forcé.

» Comptez si, finalement, les bénéfices sont énormes. Faut-il en défalquer, avant tout, la patente annuelle : trente francs. Certains qui colportent dans différentes communes, en ont trois et même quatre ; ensuite, le coût de ma voiture : je

(1) Lit.

(2) Il fait froid.

l'ai payée trente francs, il y a cinq ans déjà. Et mes deux chiens donc, et leur nourriture surtout ! Car je les soigne bien ; vous pouvez les voir, ils sont gros et gras. « Pour bien travailler, il faut bien manger, n'est-ce pas, Monsieur ? »

Et dans ces dernières paroles, j'aperçus soudain tout un programme d'une philosophie simpliste.

— Vous négligez les invendus, hasardai-je, me tournant du côté de la cour et explorant du regard, à la dérobee, sans y trouver trace de verdure, la place où nous nous trouvions.

— Je m'en débarrasse au prix coûtant chez une brave veuve qui, dans le quartier, débite de la soupe à midi, affirma mon hôte.

En s'excusant, Madame Guillaume vint, sur ses bas, prendre dans un tiroir un sachet de bleu. Discrètement, comme elle était venue, elle repartit vers ses baquets d'eau.

— Entre nous, dis-je encore, combien prélevez-vous de bénéfices et quel gain journalier réalisez-vous ?

— Voilà un calcul auquel je ne me suis jamais livré, fit le colporteur visiblement ennuyé. Il est vrai que vous autres !!!

» Tout compté, à fleur de nez, je prends, comme ça, suivant les articles, 10, 15, 20 % (1). J'arrive ainsi, à la saison des fraises, des tomates et des fruits, à faire mes cinq et six francs.

— Pas mal, cela.

— Ah oui, Monsieur, c'est la bonne saison alors. On vend beaucoup. Mais ça ne dure guère. L'hiver, je ne gagne que deux à trois francs.

— Et votre femme ? Et votre fils ? Ils vous aident sans doute ?

— Nullement, Monsieur. Ma femme est marchande de moules et d'escargots. Elle n'acquitte, de ce chef, aucune redevance.

(1) Très souvent davantage.

Ce commerce est libre à Bruxelles. Elle gagne, en moyenne, deux francs par jour, d'avril à fin novembre.

» Mon fils est depuis quelques semaines employé dans une fabrique de savon. On lui paye vingt-cinq centimes par journée de travail.

— Que faisait-il auparavant ce grand jeune homme ?

— « Ben », il allait à l'école. Oui. Ou bien, il n'y allait pas. Est-ce qu'on sait y veiller quand on est parti depuis le grand matin ?

Pris d'une folle envie de fumer, j'offris un cigare à Guillaume.

— Fumez-vous ?

— Parfois, un bon cigare. Je sais l'apprécier, assura-t-il en humant le parfum du tabac. J'en ai d'ordinaire quelques-uns de réserve. Voulez-vous me faire le plaisir de goûter un des miens ?

Et tous deux, avec acharnement, nous fîmes monter, vers le plafond trop bas, de belles spirales de fumée bleue.

Je revins bien vite à mon interrogatoire.

— Quels sont vos délassements favoris ?

— Je n'en ai aucun (1).

— Comment, fis-je, stupéfait, vous n'appartenez pas à l'une des sociétés d'agrément qui pullulent en Belgique, pour notre meilleur renom ? Les Bruxellois vous renieront.

— Me font-ils vivre, eux ? gronda le colporteur.

Mais il fut vite rasséréiné et reprit, plutôt goguenard :

— Bruxellois, je le suis de naissance. Je le suis également en ma qualité de client de l'hôtel Pletinckx et de celui des Minimes où, plus d'une fois, je fus en pension.

(1) Je savais néanmoins que mon ami Guillaume est un amateur des concours de pigeons.

» Une tarte (1) trop bien appliquée ou un enguirlandement (2) trop tendre vous procurent facilement semblable villégiature.

» A propos de sociétés, je suis affilié à une caisse d'épargne où je verse un franc chaque semaine. A la mauvaise saison, c'est un petit capital dont ma femme tire utilement parti pour les besoins les plus pressants. On regarnit sa garde-robe, on achète un peu de linge, des souliers, que sais-je ? Nous n'avons pas souvent le plaisir de voir pareille somme entre nos mains.

» J'acquitte aussi toutes les semaines une cotisation de seize centimes dans trois sociétés différentes. Chacune d'elles verse à ses adhérents une somme de cent francs, lorsqu'un décès se produit dans sa famille.

— Ignorez-vous, insistai-je, qu'il est aussi, nombreuses, des associations mutuelles garantissant, en cas de maladie, outre les frais médicaux et pharmaceutiques, une indemnité journalière de chômage ? La cotisation mensuelle exigée est assez modique. Cela vaut mieux, croyez-moi, que le service gratuit de l'hôpital.

» De même, ne vous a-t-on jamais parlé de la Caisse de retraite, cette belle institution qui permet de mettre ses vieux jours à l'abri du besoin ? Il suffit d'effectuer régulièrement, sur ses menues dépenses, un sérieux prélèvement.

— Oh ! Monsieur, cria, en se levant d'un bond, mon interlocuteur, croyez-vous que j'aie tant d'argent à placer ? Où irais-je le prendre, dites-moi ?

— C'est dommage, me contentai-je de répondre. Pensez-y cependant, vous me ferez plaisir.

(1) Gifle.

(2) Injure.

Et dans la grande main osseuse de Guillaume, je posai la mienne. Il la retint, la pressa longuement et, la secouant, en forme d'adieu :

— J'y penserai, dit-il, je vous le promets...

Promesse d'un humble, serment tenu.



Première Série



L'ÂME DES HUMBLES

PAR

LOUIS BANNEUX

PRÉFACE de H. CARTON de WIART



Croquis d'Aug. Donnay



- - - TAMINES - - -
- DUCULOT-ROULIN -
- - - ÉDITEUR - - -

- - - BRUXELLES - - -
- J. LEBÈGUE & Cie -
- RUE DE LA MADELEINE, 46 -

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	IX
I. — LE FACTEUR RURAL.	7
II. — LES MARCHANDS DE SABLE.	19
III. — LE MARCHAND DES QUATRE-SAISONS.	39
IV. — LES BOTTERESSES	51
V. — LE CANTONNIER ARDENNAIS.	67
VI. — L'AIGUISEUR DE SCIES	77
VII. — NOS CHIFFONNIERS	89
VIII. — LE BATELIER	107
IX. — LE CANTONNIER BRUXELLOIS	131
X. — LE MARCHAND DE CHARBON	139
XI. — L'ECLUSIER	173
XII. — LE GARDE FORESTIER.	191

